

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 6 (1868)

Heft: 2

Artikel: L'histoire d'une jeune fille : racontée par elle-même

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179836>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

On a le temps d'attendre,
Mironton, mironton, mirontaine,
On a le temps d'attendre,
La s'maine aux trois jeudis. (ter)

Janvier 1868.

(*Un ancien Conservé.*)

L'Histoire d'une jeune fille

racontée par elle-même.

Quand je te dis adieu, chère Marie, il y a six mois, j'étais aussi ignorante de la vie qui m'attendait, qu'aurait pu l'être une jeune esclave du Maryland achetée par un nouveau maître. La seule différence c'est qu'au lieu d'avoir un maître, — quel bonheur de penser que l'esclavage est aboli ! — j'étais une orpheline qui, ayant perdu l'oncle dont la bonté la faisait vivre, recevait presque aussitôt d'un autre parent, logé au bout du monde, la généreuse invitation de venir auprès de lui.

Cet autre oncle, tu le sais, je n'en avais jamais entendu parler, et je te dirai pourquoi. Après qu'il avait eu la mauvaise chance de perdre toute sa fortune, sa famille, irritée de ses mésaventures, lui avait dit des duretés, qui l'avaient poussé à quitter son pays pour toujours. Une fois établi à l'étranger, il y avait épousé une Française. Quand il parle de ces démêlés, il ne jette jamais de blâme ni sur lui-même ni sur les autres ; mais il se fait appeler M. Luce au lieu de M. Lucy, et il a presque oublié sa langue maternelle.

J'aurais bien voulu qu'il habitât la France, au lieu de la « France algérienne », comme il appelle sa patrie d'adoption. Mais je me sentais si abandonnée au moment où je reçus son affectueuse proposition, que je serais allée, je crois, le chercher à Timbuctou, s'il m'y avait invitée. Puis, il me parut si doux de fuir le froid comme une hirondelle, et de m'envoler à travers des contrées inconnues et une mer d'azur vers un éternel été.

Quand nous fûmes en vue d'Alger, je me crus dans le monde des fées. La ville me parut de marbre blanc, le ciel de pur améthyste, les collines arrondies des émeraudes mélées d'or ; je me frottai les yeux, croyant rêver, tant ces brillantes couleurs me semblaient impossibles. Comme je me tenais là, moitié charmée, moitié perplexe de tout ce que je voyais, quelqu'un me frappa sur l'épaule, et la voix la plus douce et la plus harmonieuse que j'aie entendue de ma vie, me dit en mauvais anglais :

— Voilà qui doit être ma petite Léonie, n'est-ce pas ?

Je me rentrai et vis un vieillard dont la chevelure blanche et soyeuse tombait sur ses épaules ; son beau visage était frais quoique allongé, et sa bouche avait une remarquable expression de douceur. La coupe de ses vêtements ajoutait au pittoresque de toute sa personne. Il était facile de voir que chacune des pièces de son habillement avait été confectionnée à la maison ; ce costume rappelait ceux que les enfants font pour leurs poupées ; le choix des étoffes, alpagat et indienne, était aussi curieux que le reste. Mais il ne semblait pas se douter de l'étrangeté de son aspect, et il m'accueillit avec une si cordiale tendresse, qu'avec l'air d'un roi, il ne m'aurait pas plus complètement gagné le cœur. Après quelques mots sur mon voyage et mes affaires en général, il me demanda si j'étais fatiguée, ajoutant :

— Si vous ne l'êtes pas, nous nous en irons à pied. L'air est si agréable que vous jouirez de la promenade, j'en suis sûr ; d'ailleurs, votre tante et moi n'avons pas de voiture, comme vous le pensez bien.

Et son sourire semblait dire qu'une voiture n'est pas après tout chose bien désirable. Naturellement je me montrai disposée à la marche, et prenant son bras nous nous mêmes en route.

— Pour cette nuit, votre bagage restera à la douane, dit-il au moment de partir, et demain nous le ferons chercher ; mais vous n'avez pas grand'chose, j'espère ?

Je le regardai d'un air interrogateur, et il me répondit en souriant :

— Notre habitation est si petite qu'il faudra que je bâtisse

une nouvelle chambre pour chacune de vos malles, voilà tout. Ce n'est pourtant pas que je craigne de bâtir ou que je m'y entende mal, petite Léonie.

Nous gravîmes un escalier dont les marches étincelaient de blancheur sous un soleil brûlant, et qui nous amena sur une grande place ombragée à l'un des côtés par un bouquet de palmiers. Une magnifique et blanche mosquée qui s'élévait de l'autre côté interceptait la vue de la mer, et une foule de gens se promenaient sur la place. C'étaient des Français, des Arabes, des Maures, des Turcs et des Juifs, dans leurs différents costumes, de couleurs pour la plupart si vives que je me crus transportée au milieu d'une mascarade. De là, nous entrâmes dans une longue rue qui nous conduisit à un faubourg villageois, dont les maisons éparques s'étendaient le long du rivage. Enfin, après une heure de marche, nous nous trouvâmes à l'entrée d'une verte et riante vallée, par semée de quelques villas.

Mon oncle marchait légèrement, sans s'inquiéter de la chaleur ni de l'éclat du soleil, et causait tout du long. Il y avait trop de rêverie et de science dans ses discours pour que j'y comprisse grand'chose, et cependant tout son être respirait une telle simplicité qu'il me semblait être en compagnie d'un enfant.

— Voyez, Léonie, me dit-il en étendant le bras vers la vallée ; ne sommes-nous pas déjà en paradis ? Est-il possible de rien imaginer de plus splendide que ces frais pâturages dorés par le soleil, ces ruisseaux scintillants, ces jardins d'orangiers et ces échappées sur les rochers et la mer ? Le monde matériel est aussi beau qu'il est possible de l'être, mon enfant ; quant au monde moral, il lui faudrait un peu de fourriérisme pour y établir l'harmonie.

Je ne répondis rien, car, que savais-je du fourriérisme ou de l'harmonie du monde moral ?

— Fourier a été plus près de la vérité que personne, mais il est venu trop tôt. Nous aurons l'âge d'or avant peu, petite Léonie ; une époque d'abondance, d'art pur, de parfaite organisation sociale, et c'est Fourier qui en aura répandu les germes. Mais comprenez-vous ces choses et y prenez-vous quelque intérêt ? Désirez-vous voir le monde meilleur et plus heureux ?

— Il me semble, mon oncle, répondis-je en hésitant, que ce serait un grand bien d'y voir moins de pauvreté.

— Qu'est la pauvreté matérielle auprès de la pauvreté de l'art et des idées ? Sommes-nous simplement venus dans ce monde pour manger, pour boire et nous bien vêtir ?

Je rougis, me sentant reprise, et je murmurai quelque chose sur mon indifférence à l'égard de ce que je mangeais et buvais. Il sourit d'un air approuveur, en disant que je serais certainement très heureuse avec eux, bien qu'ils ne fussent ni riches ni de distinction. Puis il se mit à m'entretenir des grandes réformes qu'Enfantin et Fourier avaient projetées, et auxquelles, si je te répétais ses paroles, tu ne comprendrais pas plus que je n'y compris moi-même. Par-ci par-là, je laissais tomber un oui, ou un ah ! vraiment, tout en me demandant laquelle de ces jolies maisons de campagne pouvait appartenir à mon oncle. Nous avions marché très longtemps, et je commençais à être lasse, lorsque le chemin finit brusquement. A nos pieds la charmante vallée s'étendait entre des collines abruptes et verdoyantes, qui s'ouvriraient d'un seul côté comme pour laisser apercevoir le magnifique bleu de la mer.

Mon oncle m'indiqua une sommité verte qui s'élevait en face de nous, et me dit avec un certain orgueil :

— Ce petit nid perché dans les nuages est notre habitation, et je n'ai pas eu plus de peine à la bâtir que les oiseaux n'en ont à construire leurs nids au printemps.

Nous prîmes alors un étroit sentier qui s'élevait en zig-zag sur le flanc de la colline. A moitié chemin, nous arrivâmes sur une terrasse naturelle où une vieille dame se chauffait, assise au soleil. Elle était si jaune, si ridée, si ratatinée, qu'il me sembla impossible qu'elle n'eût pas vécu du temps de Louis XIV et qu'elle ne fût beaucoup mieux en état de nous raconter ce règne que notre maîtresse de pension.

— Voici la tante de ma femme, Mme Bresnier de la Lime, me dit mon oncle ; une personne très respectable et qui a

près de quatre-vingt-dix ans. Ma tante, je vous amène une nièce, la petite Léonie, qui nous arrive d'Angleterre.

Elle ne parut pas le comprendre, car elle se leva et me fit les révérences les plus cérémonieuses.

— Je suis charmée d'avoir le plaisir de faire votre connaissance, madame, dit-elle. Et, bien que mon oncle ne se lassât pas de répéter ses explications, elle persista à me donner le même titre.

— Vous avez un temps charmant, madame, et là-haut vous trouverez un air délicieux. Vous voyez que je m'amuse à lire en plein air.

Je jetai un coup d'œil sur le livre qu'elle tenait à la main ; c'était *Le dernier jour d'un condamné*.

— Cette histoire n'est-elle pas bien lugubre, ma tante ? lui demandai-je.

— Il se peut qu'elle soit un peu triste, madame ; mais elle me divertit énormément. Quand je suis seule, un livre amusant me fait si bonne compagnie ; et je suis seule si souvent !

Ces dernières paroles furent prononcées avec une certaine aigreur plaintive ; mon oncle m'en expliqua la raison dès que nous l'eûmes quittée.

— Votre tante Joséphine donne des leçons de français presque tous les jours, ce qui l'occupe beaucoup, dit-il, mais aujourd'hui, elle est restée à la maison pour se donner le plaisir de vous recevoir.

Je crus que nous n'arriverions jamais. Le sommet de la colline était si escarpé, qu'on avait dû tailler dans le roc des escaliers en zig-zag pour en rendre l'ascension non-seulement sûre, mais praticable ; malgré ce secours, je trébuchais à chaque pas, perdant haleine et courage. Je me disais qu'une fois perchée si haut je ne redescendrais que bien rarement, malgré cette fraîche vallée dont les promenades me tentaient à chaque heure du jour.

Des larmes de contrariété remplissaient, je crois, mes yeux, lorsqu'à force de peine et d'efforts nous arrivâmes au sommet ; mais mon oncle se retourna avec un sourire si heureux et si bienveillant que le contentement me revint aussitôt.

(A suivre).

Le Comité qui s'est chargé de l'organisation matérielle du cours de M. Naville nous prie d'annoncer à nos lecteurs que ce cours commencera mercredi prochain 15 janvier, à 8 heures du soir, dans le temple de St-François, et continuera les lundi et mercredi des trois semaines suivantes. Les portes du temple s'ouvriront vingt minutes avant le commencement de la séance.

Le Comité a pensé qu'il serait convenable de réserver les bancs placés au milieu du temple, en face de la chaire, pour les hommes âgés qui ne peuvent que péniblement se procurer une place ; il espère que cette mesure sera approuvée par chacun. Il désire aussi, comme mesure d'ordre et à raison du nombre probablement très grand des auditeurs, que ceux-ci s'abstiennent de tout ce qui ne s'accorderait pas avec le caractère du lieu.

Le cours de M. Naville sera publié dans une des revues religieuses de notre ville, le *Chrétien évangélique*.

COMMENT IL AURAIT PRÉCHÉ. — Dans un des petits états d'Allemagne, un prédicateur méthodiste reçut un jour, au moment de monter en chaire, un ordre émanant des autorités et lui interdisant de prêcher. On juge du désappointement de la congrégation dont plusieurs membres avaient fait dix ou douze milles pour entendre ce sermon. Le ministre se leva et exprima son profond regret de ne pas pouvoir prononcer son discours.

« Si l'on m'avait permis de prêcher, dit-il, cela n'aurait fait de mal à personne. Voici le sujet dont j'avais l'intention de parler. » Là-dessus il indiqua le texte sur lequel il aurait prêché si on lui en avait donné l'autorisation.

« Puis, ajouta-t-il, je voulais traiter ma première division de la manière suivante. » Et il raconta à ses auditeurs ce qu'il aurait dit dans sa première partie si on ne l'avait pas empêché.

« Je comptais ensuite, si on m'avait laissé faire, développer les points suivants dans ma seconde division. » Et ainsi de suite. Il ne s'arrêta qu'après avoir instruit les assistants de la façon dont il aurait commencé, poursuivi et terminé son discours si on ne lui avait pas défendu de le prononcer.

Cet homme avait été en Amérique !

Le projet de loi sur l'armée qui va se débattre au Corps législatif donne de l'actualité à l'anecdote ci-dessous que nous conte la *Situation* :

Deux paysans dont les fils vont tirer à la conscription, se rencontrent au marché de Pithiviers.

— Eh ! maître Pierre, fais-tu assurer ton gars ?

— Ma foi, non... ça coûte de l'argent. Et puis on assure que nous aurons la guerre.

— Moi, si j'étais sûr que le mien obtint un mauvais numéro, je le ferai engager tout de suite dans la marine.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'on se bat moins souvent sur mer que sur terre. Qu'en dis-tu ?

— Je ne te le conseille pas.

— A cause !...

— A cause que sur mer il n'y a pas moyen de se sauver.

On jugeait un voleur convaincu d'avoir brisé la devanture d'un bijoutier pour s'emparer des montres accrochées à l'étalage :

— Accusé, demanda le président, lorsque après avoir percé le volet et brisé la vitre, vous passâtes le bras par le trou, c'était, n'est-il pas vrai, pour retirer les bijoux et les montres renfermés dans la vitrine ?

— Bien sûr, répondit le voleur, c'était pas pour en mettre.

La livraison de *janvier de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE* vient de paraître à Lausanne et contient les articles suivants :

I. Rodolphe Topffer, d'après des correspondances inédites, par M. Eugène Rambert. — II. Vie des champs. Souvenirs de Fritz Reuter, par M. G. van Muyden. Chapitre 4. Les malheurs viennent par troupes. Chap. 2. L'inspecteur Brasig. Chap. 5. L'horizon s'éclaircit. Chap. 4. Où Moïse joue un grand rôle. Chap. 5. La famille Pomuchelskopp. — III. Rome, le pape et l'Italie, par M. Ed. Tallichet. — IV. Papiers de famille. Nouvelle de Miss Yonge, auteur de *l'Héritier de Redcliffe*. — V. Chronique. — VI. Causeries parisiennes. — BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. Correspondance d'Allemagne.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve,
à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.